

fier l'hypothèse. Il s'est écoulé trop de temps depuis ce lamentable événement.

Kerjan hocha la tête. Puis, posant sa main sur le bras de son confident :

—Non, monsieur, il n'y aurait pas trop de temps, s'il nous était possible de procéder à l'examen du corps. Il y a, en effet, cent à parier contre un que ce corps est, à l'heure actuelle, non pas décomposé, mais momifié. Par malheur, l'exhumation ne peut se faire sans une autorité administrative, dont le premier inconvénient serait de mettre en garde ceux que nous voulons atteindre et convaincre de crime.

Les deux hommes se regardèrent. Une même pensée venait de traverser leur esprit.

—Je crois vous deviner,—dit gravement Kerjan ;—vous vous dites que, peut-être, on pourrait accomplir cette exhumation ?

—Oui, fit Lebreton, souriant de cette prespicacité, vous avez lu en moi. La chose ne pourrait-elle se faire secrètement ?

Les yeux de Kerjan parurent flouter dans la vague. Il répondit sur un ton bizarre, presque chantant.

—Je crois que ce n'est pas possible. Il est assez facile de gagner un fossoyeur. Ce qui l'est moins, c'est de le rendre muet.

Puis, comme s'il eût rejeté une préoccupation de peu d'importance, il ajouta :

—Mais il n'y a là rien qui presse. Commençons par nous assurer que nos voies sont bonnes. Confondre le criminel n'est rien. L'essentiel est de le découvrir, d'abord. Et, pour y arriver, il faut rassembler nos concordances et faire un faisceau de nos preuves. Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Lebreton, mis au pied du mur, expliqua que ses soupçons englobaient à la fois M. de Myriès et M. Ferreix.

—Pour ce dernier, dit l'hôtelier, je crois que vous faites fausse route. Avant toute présomption, je le mets hors de cause.

—Vous croyez cela ? s'écria Colman avec un tel accent de joie que Kerjan, le regardant bien en face, eut un sourire.

—Ah ! M. Lebreton, vous êtes amoureux ! Mais laquelle aimez-vous, Aliette ou Dina ?

—Dina, prononça gravement et noblement le jeune homme, livrant sans réserve le secret de son cœur.

Kerjan eut une belle flamme de fierté sur son visage amaigri et brûlé.

—Merci de ne pas m'avoir marchandé votre confiance, dit-il. Aimez-la sans crainte, elle est digne de vous.

IV

DEUX AMOURS

Toute la famille Ferreix était venue, selon son habitude, passer à Paris les trois mois du plus gros hiver, du 15 décembre au 15 mars.

Au voisinage de l'équinoxe du printemps, elle reprenait le chemin de Morlaix d'où la belle saison venue, elle regagnait la vallée du Pontaryar.

A Paris, cette année-là, le logement était changé. En prévision du mariage possible d'Alix, M. et Mme Ferreix avaient décidé de ne point trop s'éloigner de leurs amis Myriès.

En conséquence, ils avaient loué, rue des Ecuries-d'Artois, un magnifique appartement entouré d'un balcon si large qu'il eût mieux reçu le nom de terrasse. Retenu depuis plusieurs mois, ce logement nouveau avait pu être complètement meublé au moment du retour des Ferreix, et c'était une joie pour les trois jeunes filles, car Germaine de Pengoaz était définitivement devenue la sœur d'Aliette et de Dina, de faire connaissance avec le domicile qu'elles n'avaient pas encore visité.

Avec une gaieté de pensionnaires échappées du couvent, elles en visitaient les coins et les recoins, parcourant toutes les chambres, critiquant l'aménagement et la distribution des meubles, les déplaçant à leur fantaisie,—tout cela avec des exclamations, des

cris et des rires bruyants qui eussent fait le désespoir des autres locataires de la maison si la beauté de leurs importunes voisines n'eût suffi à désarmer, en les ensorcelant, les plus revêches maussaderies.

Et, pourtant, cette exubérance de gaieté s'interrompait parfois et les beaux visages de Claudine et d'Alix se voilaient d'un nuage.

Ce nuage, il semblait plus tenace sur le front d'Aliette et, tandis que l'ombre qui passait sur les prunelles limpides de Dina n'était guère qu'un reflet de colère, c'était de la tristesse qui effaçait l'incarnat sur les joues d'Aliette.

Si bien que, le lendemain de leur nouvelle installation, Germaine usant du droit de tout dire qu'on accorde aux plus jeunes, put dire avec un peu de malice à l'airée des deux sœurs :

—C'est pourtant d'ici que tu partiras, Lisette, pour aller à l'église. Heureusement que Saint-Philippe du Roule n'est pas loin d'ici.

—Tais-toi !—s'écria l'interpellée avec une vivacité qui étonna un peu l'enfant—ne me parle pas de cela. Germaine en fut un instant comme abasourdie.

Puis, se raffermissant, elle reprit son insinuation sous une autre forme.

—Oh ! pardon si j'ai été indiscret. Je croyais que c'était une chose décidée et que tu avais accepté mon beau cousin Lucien ?

—Non,—répliqua Aliette nerveuse.—Il n'y a encore rien de décidé. Je n'ai dit ni oui ni non.

Claudine n'avait pas encore ouvert la bouche. En entendant sa sœur s'exprimer en ces termes, elle eut un haussement d'épaules.

—Voilà bien tes réponses habituelles, ma grande. Tu n'auras jamais le courage de prendre une résolution. Tu as pourtant l'âge voulu. Je ne te comprends pas. Non seulement ce garçon ne te plaît pas, mais il t'est même antipathique, et tu ne sais pas lui dire un "non" sincère.

—Oh as-tu pris qu'il m'est antipathique ?—interrogea l'ainée avec un peu d'humeur.

—Me suis-je trompée ?—s'écria Dina ironique. En ce cas, ma chère sœur, je te fais toutes mes excuses. Mets que je n'ai rien dit et donne ton cœur et ta main à cet insupportable fat qui s'appelle monsieur Lucien de Myriès.

—C'est toi qui est insupportable, avec tes railleries et tes paroles aigres-douces. Je voudrais bien te voir à ma place. Est-ce qu'une jeune fille qui va se marier peut savoir si elle aime ou n'aime pas l'homme qu'elle accepte, les yeux fermés, de la main de ses parents ? Claudine éclata de rire.

—Tiens ! tiens ! tiens ! Voilà une formule de doute que tu me n'avais jamais fait connaître Lili ? Eh bien, non, là, vrai, je te savais indécise et molle, mais je n'aurais jamais pensé que ton irrésolution pût aller jusqu'à te laisser marier sans amour. Je puis avoir bien des défauts, ma chère grande sœur, mais je n'ai pas celui là. On ne me fera jamais faire ce que je ne voudrai pas.

Il faut croire qu'un tel entretien avait le pouvoir de porter sur les nerfs à Aliette, car elle rompit violemment la conversation et sortit avec un mouvement d'irritation, laissant sa sœur et Germaine confuses et désolées de la tournure qu'avait prise le dialogue.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, Dina, elle-même morose, monta dans la chambre d'Alix, elle trouva celle-ci penchée sur son lit et sanglotant, la tête sur son oreiller, qu'elle mouillait de ses larmes, secouée par les spasmes d'un véritable chagrin.

—Oh ! Lili ! s'écria Claudine en entourant sa sœur de caresses, si j'avais su te faire tant de peine, je me serais coupé la langue avec les dents.

Aliette se redressa et rendit étroitement pour étroitement. Elle retrouvait sa sœur telle qu'elle la connaissait, bonne autant que vive.

Et Dina continua, en essayant avec des baisers les larmes pendues aux longs cils.

—Vois-tu, je sais bien que tu souffres. Tu ne l'aimes pas, cet affreux garçon, c'est l'autre, n'est-ce pas, que tu aimes ?

—Oui, murmura douloureusement Aliette.

—Et tu crains qu'il ne t'aime pas lui ? Eh bien !

Je suis meilleur juge que toi et je puis t'assurer que tu es loin de lui être indifférente. Les amoureux ne savent jamais voir clair dans leurs propres affaires.

Et, s'agenouillant aux côtés de sa sœur, elle jeta les deux bras autour de sa taille.

—Tiens, vois-tu, Liette, je vais faire pour toi ce que je fais pour maman. Je vais t'admirer comme une bête. Tu es si jolie !

—Chut !—fit l'ainée rougissante, en appuyant un doigt sur les lèvres de sa cadette.

—Bah !—se récria celle-ci,—il faut que tu te l'entendes dire souvent pour que tu arrives à le croire, car tu es trop modeste, trop timide. Ah ! si j'avais seulement la moitié de ta beauté, moi !

—Voilà un appel indirect au compliment, coquette ?—répliqua Aliette en riant.—Tu sais bien que tu es mieux que moi ?

—Non, non. Je ne me fais pas illusion sur ma valeur. Je sais fort bien que je ne suis pas laide, mais c'est sans comparaison avec toi. Et puis les blondes sont toujours plus belles que les brunes.—Je disais donc que si j'avais la moitié de ta beauté...

—Eh bien ! Que ferais-tu ?

—Ce que je ferais ? Je commencerais par signifier à mes chers parents qu'ils eussent à garder leur Myriès pour compte. Maman ferait une certaine grimace, mais tu la connais. Elle finirait par se dire : "Après tout, mes filles n'ont pas besoin de se jeter à la tête des gens. Elles peuvent choisir."—Quant à papa, ça l'ennuierait au premier moment, parce que M. de Myriès est un vieil ami, mais il n'est pas homme à sacrifier ses enfants à son amitié.—Et voilà. Je reconquerrais ma liberté en vingt-quatre heures.

Aliette avait souri en écoutant sa sœur, et ses grands yeux s'étaient éclairés. Ils s'assombrirent de nouveau.

—Et, quand je ferais ainsi,—prononça t-elle avec effort,—à quoi cela m'avancerait-il davantage pour cela, lui ?

Ce lui était si plein de trouble et d'angoisse, que la gaieté de Dina en fut brusquement interrompue.

—Ecoute,—fit-elle d'une voix grave.—Je t'ai dit qu'il t'aime... Je suis clairvoyante, tu sais. J'ai lu dans les yeux de M. Johnson. Et d'abord, si tu m'en crois, il n'est pas plus Anglais que moi ; il ne s'appelle pas plus Johnson que l'autre ne s'appelle Lebreton. Ces noms-là sont des "noms de guerre."

—Des noms de guerre ?

—Oui, de guerre, et jamais l'expression n'a été plus terriblement justifiée. Ces deux hommes se tiennent par un lien étroit, par quelque sombre entreprise de vengeance ou de justice dont ils poursuivent l'accomplissement.

Aliette se redressa toute pâle et saisit vivement le bras de sa sœur.

—Oh ! sais-tu que tu me fais peur, Dina ? Sais-tu que ce serait effroyable si ces hommes n'étaient pas dignes de nous ? Car je ne suis pas seule à aimer. J'ai lu en toi, moi aussi. Tu aimes l'autre, M. Lebreton.

—T'ai-je dit qu'ils n'étaient pas dignes de nous ? interrogea Claudine frémissante.

—Non, mais tes paroles sont obscures, pleines de menaces. Elles me remplissent d'épouvante.

Dina, droite, pleine de fierté, se plaça devant sa sœur avec un regard si calme, si sûr qu'Aliette se sentit dominée.

Cette belle fille brune justifiait l'opinion de Lebreton. Elle avait l'âme et le tempérament d'une héroïne. Elle poursuivit :

—Je ne crois pas me tromper, Aliette. Or, je te le répète, ces deux hommes me semblent animés d'un même désir. Ils coururent à une même œuvre. Il a dû y avoir quelque sombre drame en leur vie.

—Mais à quelque sombre qu'ait été ce drame, il ne leur a pas ôté le cœur. Ni l'un ni l'autre ne s'est aperçu de l'impression qu'il a produite sur chacune de nous.

—Et s'ils ont résolu d'imposer silence à leurs cœurs tant qu'ils n'ont pas accompli l'œuvre à laquelle ils se sont dévoués.

—C'est vrai,—soupira Aliette, en baissant le front